

la route ouverte, près de 6,000 chrétiens, reste de ce qui avait échappé aux massacres de Kessab, Cenargeh, Cara-Duran et des six autres villages me suivirent. Nous arrivâmes vers midi au village turc de Kercisc, où réside un Mudir. Au nom de l'humanité, je le conjurai de ne pas nous laisser massacrer par les gens de son village qui s'apprêtaient déjà à se jeter sur nous.

Le Mudir nous répondit que nous pouvions être tranquilles, et que nous n'avions rien à craindre de sa part et de la part des gens de Kercisc, mais il craignait que la foule qui avait assailli Kessab ne se fût mise à notre poursuite, après le pillage de ce village... et dans ce cas il ne pouvait rien faire pour nous. Mon Dieu, quel terrible moment ! Je fis tout de suite prendre à la foule qui me suivait, le chemin qui longe le bord de la mer. Je recommandai à saint Michel Archange cette foule de femmes et d'enfants ; je me fis donner une garde par le Mudir et avec deux maîtres et trois autres personnes nous courûmes vers Latache pour demander du secours.

Je passe sous silence tout ce qui nous arriva pendant ces huit heures de course. Vers minuit nous aperçûmes dans le lointain quelques lumières de la ville. A cette vue, notre cœur s'ouvrit à l'espérance. Mais voilà qu'arrivés près des premières maisons nous fûmes assaillis par une quinzaine de personnes ; c'étaient des voleurs. Ils se jetèrent sur nous. L'un me porta un coup de bâton à la tête, mais je pus l'éviter avec la main gauche. Alors je me mis à crier : « Arrêtez, nous sommes Européens ! »

A cette parole les deux voleurs qui me tenaient me laissèrent aller, mais un des maîtres fut entraîné hors du chemin. La garde qui m'avait été donnée par le Mudir de Kercisc s'était enfuie vers la ville. Avec l'autre maître, nous la suivîmes, courant nous aussi dans cette direction, et les voleurs se contentèrent du maître qu'ils avaient pris. Ils le dépouillèrent de 200 francs, épargnés sur son salaire. Nous arrivâmes à moitié morts à l'hospice de Terre-Sainte à Latache.

Giannocaro, prévenu et avisé du péril auquel nous étions exposés, missionnaires et chrétiens du Mont Cassius, en avait informé les consuls de France et d'Italie quelques jours avant les massacres.

Le Consul de France, quatre ou cinq jours avant les massacres, avait demandé au Consul Général de Beyrouth un navire de guerre pour le port de Latache. Le Consul Général de Beyrouth à défaut de navire de guerre, avait télégraphié à Chypre au commandant du